



ELLE MAG / ENTRETIEN

SOPHIE CALLE

ET PLUS, SI AFFINITÉS

DANS LE LIVRE « SANS LUI », L'ARTISTE POURSUIT SON EXPLORATION DE L'INTIME EN S'APPUYANT SUR UN SIÈCLE DE PETITES ANNONCES. PARFOIS COCASSES, SOUVENT TOUCHANTES, ELLES NOUS PARLENT DE NOS ULTRAMODERNES SOLITUDES. PAR **SOLINE DELOS** PHOTOGRAPHE **VINCENT FERRANÉ**

Interviewer Sophie Calle chez elle, c'est rencontrer ses amis, sa famille, ses amours. En quelque sorte. Car,

depuis longtemps, la plasticienne collectionne les animaux empaillés, jetant son dévolu sur l'un ou l'autre en l'associant à un proche. D'où l'irrésistible envie de lui demander qui est qui. Le tigre ? Son père. Le loup au regard perçant ? Emmanuel Perrotin, son galeriste – « ça lui va bien », dit-elle. Le zèbre ? Daniel Buren, rayures obliques. Le singe facétieux se balançant entre deux têtes de taureau ? Son fiancé – « il ne voulait pas d'un animal qui prenne trop de place », précise-t-elle. La girafe ? Sa mère qui trône, en reine (mère), dans le salon... Et le petit oiseau libre comme l'air ? Xavier Barral, l'ami et l'éditeur fidèle avec lequel elle avait, avant qu'il ne disparaisse, projeté d'éditer son nouvel ouvrage, « Sans lui »*. Un livre qui fait suite à son exposition au musée de la Chasse et de la Nature en 2017, où l'artiste avait pioché dans la revue « Le Chasseur français » pour exposer ses « morceaux choisis » de petites annonces rédigées par des hommes. Dans « Sans lui », elle a ajouté celles de la gente féminine, et puisé en prime pour les trois dernières décennies dans « Le Nouvel Observateur », Meetic, Tinder. Le résultat, plus d'un siècle de quête de l'âme sœur, comme une ronde entêtante et vertigineuse, drôle et désespérée, poétique et directe. L'occasion pour l'artiste de nous parler de l'amour, et du manque.

ELLE. Après « Transport amoureux », votre projet initié en 2007 dans le métro toulousain, où les gens pouvaient proposer leurs petites annonces de rencontres et les voir s'afficher sur grand écran, vous vous intéressez à nouveau au sujet. Qu'est-ce qui vous touche dans cet exercice ?

SOPHIE CALLE. La tentative de séduire quelqu'un en si peu de mots, l'envie de se montrer sous son meilleur jour et que l'autre vous croie, d'être singulier, et de faire en sorte que son annonce ne ressemble pas à celle d'à côté, de trouver le mot juste pour mieux toucher. La manière aussi dont les gens se présentent, certains gênés de trop se mettre en valeur, utilisant parfois l'humour pour dissimuler cet embarras, d'autres allant droit au but, certains désespérés et d'autres exigeants, certains recherchant la

beauté ou l'argent, d'autres s'en moquant. Mais, à la fin, tous ont la même visée : ne pas être seuls. Et puis, j'ai toujours aimé cette façon très concise de rédiger, qui est aussi la mienne, dans mes œuvres au mur. Les gens lisant debout, je suis obligée d'écrire court.

ELLE. Quels mots reviennent le plus souvent ?

S.C. Pour chaque décennie, j'ai mis en exergue les qualités recherchées. Des années 1895 aux années 1940, il s'agit pour les femmes de trouver d'abord un homme « honorable » « avec quelque fortune », puis « riche, même laid », « chrétien, ayant beaucoup souffert » – la guerre est passée par là –, « avec de la fortune », « sain », « bon et doux »... Les hommes, au fil du temps, recherchent, eux, une femme « pas pauvre », « avec ou sans tache » – vierge ou pas –, « gentille », « bon parti, pouvant remplacer mère morte », « compatible et complémentaire »... C'est seulement à partir des années 1970 que le physique entre en ligne de compte : « viril et svelte », « de préférence jolie, bustée, hanchée ». Pour la dernière année, j'ai pioché dans Tinder, et là c'est « à portée de main ». Au fil du temps, on est ainsi passé de « pas pauvre » à « pas loin » ! Mais c'est plus une recherche poétique que sociologique.

ELLE. Est-ce que les hommes et les femmes se présentent de façon différente ?

S.C. Les femmes écrivent des textes plus longs, avec une tonalité plus lyrique, elles sont plus descriptives et parlent souvent d'elles à la troisième personne. Comme dans ce texte, écrit dans les années 1990 : « Mon entourage dit : c'est une belle femme ! Goélette 34 ans invite goéland libre de son temps pour voyage au long cours sur océan de complicité »... Les hommes sont plus directs et mettent moins de distance. La différence réside principalement dans le style.

ELLE. « No Sex Last Night », « Douleur exquise », « Prenez soin de vous »... L'amour est récurrent dans votre travail. Pourquoi ?

S.C. Je ne raconte pas l'amour, je parle du manque, qui est d'ailleurs le fil conducteur de mes projets. Mais, de fait, le manque est très

“
JE NE RACONTE
PAS L'AMOUR,
JE PARLE
DU MANQUE,
QUI EST LE FIL
CONDUCTEUR
DE MES PROJETS.
”



lié à l'amour. Qu'il s'agisse d'un fiancé qui part, d'un homme ou d'une femme que l'on cherche, de la mort de mes parents, de celle de mon chat... Ensuite, mon œuvre naît de cette nécessité de faire face à la douleur, de la mettre à distance. À propos de « Douleur exquise » – j'y écrivais avoir vécu le moment le plus douloureux de ma vie, dans cette chambre d'hôtel en Inde où l'homme que j'aimais m'avait annoncé au téléphone qu'il avait rencontré une autre femme – Jean Baudrillard m'avait dit : « Au fond, tu n'as pas souffert autant que tu le prétends. Si cela avait été le cas, tu n'aurais pas pensé à photographier le téléphone. » Ce téléphone posé sur mon lit revient dans tout le projet. Jean avait à la fois raison et tort. C'est ainsi, j'écris un bout de texte au lieu d'être abattue, je prends une photo au lieu de pleurer, même si, à l'époque, je n'étais pas

consciente que j'allais l'utiliser pour réaliser une œuvre. Mais je ne suis pas non plus à l'affût de toutes les douleurs pour pouvoir en faire quelque chose, je ne cherche pas à faire des thérapies, mais des œuvres.

ELLE. À quoi ressemblerait la petite annonce de Sophie Calle ?

S.C. Je n'en sais rien parce que je n'ai pas besoin de l'écrire, je ne cherche pas un homme, et je ne vais pas imaginer que l'homme avec lequel je suis depuis seize ans me quitte pour la rédiger. L'inventer serait terriblement artificiel, or mes points de départ ne sont pas artificiels. La lettre de rupture qui a donné naissance au projet « Prenez soin de vous », je l'ai prise en pleine gueule et ensuite je m'en suis servie. Je n'ai pas inventé ce sentiment lié à la rupture. Je ne fais pas de fiction sur moi, et tant qu'il n'y a pas de manque, il n'y a pas de sujet. D'ailleurs, quand je suis heureuse, je ne pense pas à prendre un appareil photo pour regarder comme je suis heureuse, je vis le moment.

ELLE. À cause de l'épidémie de Covid-19, les foires s'annulent les unes après les autres, la Biennale d'art de Venise est repoussée en 2022. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

S.C. Je pense que, d'une certaine façon, j'ai vraiment de la chance d'avoir l'âge que j'ai. Mes expositions à l'étranger ont été annulées et l'une est reportée à... 2024, mais ce n'est pas un drame comme cela peut l'être pour un jeune artiste en début de carrière. Ou comme cette période l'est pour les galeries qui doivent licencier des employés, les artistes qui ont des assistants et se demandent s'ils vont pouvoir les garder. Pendant le confinement, certains ont dit que ce temps allait permettre aux artistes de produire des œuvres nouvelles pour analyser la situation. Moi, les seules choses que j'ai réussi à faire, c'est ranger ma bibliothèque, nettoyer ma maison, jeter des vêtements. Rien qui faisait appel à l'imagination. Cette situation était paralysante, et d'ailleurs je me suis retrouvée bloquée par une hernie discale et une sciatique. Ma seule manière de sortir de cet enfermement a été de faire des master class via Zoom avec des écoles au Mexique, au Canada. Je disais à tous les étudiants : « Si vous n'arrivez à rien faire, ne culpabilisez pas, vous êtes juste normaux ! » ■

* Ed. Atelier EXB/Éditions Xavier Barral, en collaboration avec les Éditions Cent Pages.